

mais elle ne dure pas toute l'année, et le reste du temps le cheval est prédisposé à marcher en pince.

Le clydesdale est lourd par lui-même ; mais avec des fers comme on lui en fait porter, il lui serait impossible de fournir une course au trot. Cette race de chevaux est d'un bon tempérament et facile à élever.

Dans le comté de Murrayshire, où l'on en fait aussi naître un certain nombre, beaucoup de fermiers achètent des poulains d'un an, les élèvent, les appareillent et ensuite les revendent ; mais cette spéculation est peu usitée dans le comté d'Aberdeen, dont les cultivateurs vont chercher une grande partie de leurs chevaux au centre même de la production, c'est-à-dire du côté de Glasgow.

Les poulains d'un an que j'ai vus m'ont paru très-faibles de poitrine et resserrés, et m'ont semblé très-bas du devant ; cette conformation se modifie par la suite ; mais ils ont déjà ce qu'on leur retrouve plus tard, les jambes faibles, la cuisse longue et peu musclée, l'encolure mal unie, la tête lourde, surtout dans les ganaches ; enfin ils m'ont paru encore à cet âge inférieurs de beaucoup à nos poulains perchérons.

J'ai vu acheter trois de ces animaux bons et forts, comme on les estime dans le pays, âgés de quatorze mois, pour la somme de 1,500 fr soit 500 fr. la pièce. Vers quatre ans, le prix d'un bon cheval de labour est de 1,000 fr.

Voici comment j'ai vu faire l'inspection d'un cheval par un vétérinaire du pays :

Cet animal, nouvellement acheté, allait l'amble au pas à toutes les descentes et de plus, dès qu'il était arrêté, il se mettait en station libre toujours du même pied.

Pour des chevaux d'amble au pas, par intervalles, j'en ai eu d'autres exemples depuis.

Le vétérinaire a regardé successivement l'âge, les yeux, les membres, a levé les quatre pieds, s'est assuré du fonctionnement des jugulaires, a fait tousser, a reculé l'animal vivement, l'a tourné brusquement sur lui-même à droite et à gauche, a jeté un coup d'œil général, et l'a jugé sain. Et en effet ce cheval a toujours fait un bon service.

#### Élevage.

L'on se donne fort peu de peine, en Ecosse, pour élever les poulains ; on les laisse pour ainsi dire constamment à la pâture, hiver comme été.

Dans quelques fermes, on les rentre la nuit pendant l'hiver et on leur donne de la paille ; mais tout le monde n'agit pas de même. Ainsi j'ai vu laisser toute l'année, dans une prairie élevée, trois jeunes chevaux de race distinguée ; ils avaient pour tout abri une cabane en planches où on leur mettait de la paille pendant la neige.

Cinq autres poulains ou bêtes de deux ans, de race commune, n'ayant aucun abri, ne furent rentrées sous des hangars et ne reçurent de paille que pendant la neige.

J'ai pu suivre tout l'hiver ces huit animaux ; les relais d'herbe ont suffi pour les maintenir dans un état satisfaisant. Deux des chevaux de race distinguée sont même restés très-gras, et pas un seul de ces jeunes chevaux ne fut malade ou parut souffrir.

A trois ans, l'on commence à faire travailler les chevaux communs, quelquefois même plus tard ; car on ne peut leur demander que des demi-journées de travail, ce qui cause trop d'embrans dans les fermes où l'on n'élève pas.

Généralement, ces animaux ne présentent aucune difficulté au dressage.

Du reste, je n'ai jamais vu un pays où la conduite des chevaux m'ait paru mieux entendue ; pour n'en donner qu'une preuve, je dirai que jamais un labourer n'emporte de fouet, et lorsqu'il charroie, il ne le prend que par exception, ou il faut qu'il ait une bien longue route à faire, encors'il ne le tient jamais à la main, mais il le laisse accroché dans les attelles. Jamais je n'ai vu rudoyer un cheval en paroles ou en actions ; on obtient tout de leur docilité et de leur intelligence ; ils obéissent parfaitement à la voix. Quel contraste avec ce qui se fait en France.

Il est vrai de dire que le système adopté dans ce pays, et pour lequel je ne saurais cacher mes sympathies, m'a paru excellent, aussi je me permettrai de le recommander aux personnes qui croiraient à la possibilité de son appropriation.

Chaque charretier a deux chevaux parfaitement appareillés, lui seul les touche et les conduit au travail. Il y a dès lors un sentiment d'amour-propre qui fait que chaque conducteur a le plus grand soin de ses animaux. Jamais on ne voit ni plaies ni écorchures.

Les chevaux au labour sont attelés de front, et dans aucune occasion en Ecosse je n'en ai vu employer plus de deux ; ils suffisent même presque toujours pour les scarificateurs, je ne me rappelle avoir vu qu'une seule exception dans le comté d'Ayr.

Quant aux charrois, l'on emploie seulement des voitures à un cheval, le même charretier mène toujours ses deux tombereaux, qui servent absolument pour tout ; charrois de fumiers, de terre, de foin, de gerbes, etc.

Cette multiplicité de véhicules favorise extrêmement la division du travail et sa bonne organisation, rien n'est alors plus facile que de calculer les temps de chargement, transport et déchargement.

Dans quelques endroits l'on a des voitures exprès pour la moisson, mais dans ce cas, qui ne se rencontre que dans le sud de l'Ecosse, la même paire de roues sert en double emploi.

Dans les endroits où le tombereau seul est considéré comme suffisant au moment de la récolte, on lui superpose un appareil de tringles légères que deux hommes peuvent porter et qui augmentent sa surface et permettent d'amener les gerbes du champ à la ferme la plupart du temps sans lier la charge, ou bien seulement en serrant à la main et en attachant au brancard.

Les gerbes d'avoine pèsent de 8 à 10 livres ; une femme les donne au chargeur.

Un tombereau contient de cent vingt-cinq à cent trente-cinq gerbes.

Pour donner une idée de la rapidité du travail et quoique je fusse loin d'être aussi adroit et prompt que les ouvriers du pays, j'ai pu faire un tour complet ; charger et décharger cent trente-trois gerbes en cinquante-cinq minutes, il m'en avait fallu quatorze pour aller à vide, j'en ai bien mis vingt au retour, il reste donc